

A scenic view of a mountain lake with snow-capped peaks and a forested valley. The image shows a large, clear lake in the foreground, reflecting the surrounding green mountains and sky. In the background, there are rugged, rocky mountains with patches of snow. The sky is filled with soft, white clouds. The overall color palette is dominated by greens, blues, and whites.

# SANS ISSUE 2 LE LAC

SVETLANA KIRILINA

© SVETLANA KIRILINA, 2017

*Bienvenue, lecteur !*

*Tu tiens entre les mains un épisode issu du site [www.champidents.fr/series](http://www.champidents.fr/series) (si, si). C'est à cet endroit que je publie des feuilletons littéraires deux fois par mois. Si tu as récupéré ce fichier ailleurs, c'est que tu es sûrement tombé dans une faille de la réalité. Pour la réparer, je suis sûre que tu trouveras comment faire !*

*Bonne lecture !*

*Svetlana Kirilina*

## SOLEIL

Une brise légère agite le feuillage et la surface paisible du lac. Les oiseaux se répondent, les insectes filent au-dessus de l'eau. Une nouvelle journée commence. Le soleil levant éclaire les traits usés de l'homme assis sur le perron de la petite cabane, accentue les rides et la fatigue.

Dekh aime s'asseoir là chaque matin. S'asseoir et regarder le soleil émerger de derrière les montagnes qui cerclent le lac. C'est devenu un rituel. Il a ses petites habitudes.

Il porte une tasse fumante à ses lèvres. Le café va se finir un jour, il le sait en théorie. En pratique, il pense que sa réserve va durer encore quelques années. Peut-être même qu'elle lui survivra.

Le soleil se reflète sur la surface du lac, l'oblige à plisser les yeux. C'est une belle journée qui commence. Une journée comme celle de la veille. Une journée comme celle du lendemain. À force, elles se confondent toutes. Dekh ne peut même pas dire depuis combien de temps il est ici, dans cette cabane perdue. Il ne le sait pas et c'est aussi bien.

Dekh avait vingt ans quand il a rencontré Nel. C'était l'automne et sa chevelure rougeoyait comme le paysage alentour. Elle ne lui accorda pas un regard, elle passa simplement à côté du banc où il était assis. Elle passa et elle bouscula son monde.

Il n'eut pas assez de courage pour lui parler. Pas ce jour-là. Mais il s'assit sur ce banc, chaque matin. Il attendit, il espéra la voir passer.

Il n'avait encore jamais été amoureux, pas vraiment. Et il ne l'était très certainement pas maintenant. Après tout, il ne connaissait rien d'elle. Jusqu'au jour où elle s'assit à côté de lui.

L'automne était terminé, la neige tombait à présent. Juste quelques flocons épars. Ils piquaient la peau, ils s'accrochaient à ses cheveux flamboyants. Dekh n'osa pas la regarder. Il envisagea même de se lever et de partir. C'était stupide.

Mais alors, elle engagea la conversation, elle lui sourit. Et il ne put en détacher les yeux. Elle aurait pu lui raconter n'importe quoi, il en aurait été juste heureux.

Il ne se souvenait plus de cette première discussion. Il ne savait pas ce qu'elle avait dit, ce qu'il avait répondu. Tout ce qu'il savait, c'était que son cœur avait commencé à battre. Fort.

Ils firent de ce banc leur rendez-vous matinal. Dekh s'y arrêtait avant d'aller à l'université et Nel faisait une pause avant de partir de son côté. Lui étudiait la médecine, elle le journalisme. Ils étaient jeunes et ils

avaient tellement de promesses devant eux.

La neige finit par fondre, les bourgeons commencèrent à enfler et il leur devint de plus en plus difficile de se séparer chaque matin. Alors, ils décidèrent de ne pas le faire.

L'été commençait à s'installer quand ils se marièrent. Contre l'avis des parents. Ils n'en avaient pas besoin. Ils étaient jeunes et amoureux. Ils ne pensaient pas que la vie allait les séparer.

×

Dekh se sent vieux. Cette cabane, ce lac, tout est tellement tranquille. Trop tranquille. C'est un peu comme son propre déclin. Le monde s'endort doucement et lui aussi. Il pourrait le regretter, mais il a l'impression que c'est dans l'ordre des choses. Il a l'impression que c'est comme ça que devrait être la fin de la vie.

Il ne sait pas si sa fin est proche. Il n'arrive même pas à calculer son âge. Mais en regardant ses mains usées, il se dit qu'il ne doit pas être bien loin. Peut-être quelques années, peut-être quelques mois, peut-être quelques jours.

Il finit son café. La mort peut bien venir. Il est prêt.

×

Les premières années furent difficiles. Ils ne travaillaient pas et c'était les parents de Dekh qui les

aidaient à survivre. Nel, elle, avait perdu sa famille quand elle était petite. Elle n'aimait pas en parler. Elle ne disait jamais beaucoup de choses sur le passé.

Une fois les études finies, Dekh trouva du travail dans un laboratoire et Nel fut embauchée par un journal local. Ils ne roulaient pas vraiment sur l'or, mais ils purent enfin commencer à construire quelque chose.

Tout du moins, ils l'auraient pu si le pays n'était pas entré en guerre avec son voisin. Ils auraient pu si la population n'avait pas été mise au pain et à l'eau ou réquisitionnée pour aller défendre les frontières. Ils auraient pu si la vie de tous les jours ne s'était pas transformée en combat.

Au début, on avait dit que la guerre durerait quelques mois. Puis, on avait parlé d'années. Ni Dekh ni Nel n'étaient partis au front. Ils participaient tous les deux à l'effort collectif, mais au moins, ils étaient loin des bombardements.

— Et s'ils nous demandent d'y aller ? demanda-t-elle un soir.

C'était l'été et ils s'étaient assis sur l'escalier de secours pour regarder le soleil se coucher sur la mer d'immeubles. L'air était tellement lourd que tout semblait chauffé à blanc.

— S'ils nous le demandent, on n'aura pas le choix.

— Et tu trouves ça normal ?

Il tourna la tête vers elle. Nel semblait calme et pourtant, Dekh savait qu'elle retenait sa colère. Peut-être

que dans son métier, elle avait vu plus d'horreurs que lui. Peut-être que c'était ce qui avait fait naître ce sentiment chez elle. Il ne savait pas. Elle ne parlait pas beaucoup, Nel.

— S'ils nous le demandent, c'est qu'ils l'auront jugé nécessaire.

Il la vit serrer les lèvres. Elle n'était pas d'accord.

— Je les ai vus, ceux qui reviennent des champs de bataille, dit-elle. Quand ils reviennent. Et ils ne sont plus les mêmes. Ils ont des ombres au fond des yeux.

— Je sais, dit Dekh. Je le sais.

Il inspira l'air brûlant. Tout semblait tellement tranquille. La ville ne bougeait pas, écrasée par la chaleur. Et pourtant, quelque part, des hommes tuaient d'autres hommes.

— Ils ne nous enverront nulle part, dit-il.

Il ne savait pas si c'était vrai ou s'il tentait de se rassurer. Ça devait l'être. Nel ne serait pas bougée de la ville, ils avaient assez de journalistes de guerre sur le terrain. Et lui, il travaillait sur des sujets classés, ils ne pouvaient pas le laisser passer à l'ennemi.

— T'as intérêt à avoir raison, répondit-elle après un long silence.

×

Dekh ne se souvient plus très bien de la guerre. Tous les souvenirs se mélangent dans sa tête. Il a besoin de se

concentrer vraiment fort dessus pour les faire revenir. Il n'a que des images éparses de sa jeunesse. Il sait ce qui provoque ça et il ne peut rien y faire.

Il se lève, sa tasse est vide.

La maison n'a qu'une seule pièce. Il ne sait pas comment il a trouvé cet endroit. En tout cas, il s'y sent bien. Il s'y sent tranquille. Il a assez de réserves pour tenir un siège. Il sait qu'il en aura besoin. Personne ne va venir. Absolument personne.

×

On ne les appela pas au front. La guerre se finit, ils la remportèrent. Le pays mit un moment à s'en remettre. Dans n'importe quelle famille, on pouvait raconter l'histoire de quelqu'un qui était parti se battre et qui avait perdu la vie. Certains revenaient invalides, certains regrettaient d'avoir survécu.

Mais le pays avait gagné, alors il fallait se réjouir.

— On ne peut pas appeler ça une victoire, dit Nel.  
Pas vrai ?

Dekh savait qu'elle ne portait pas vraiment la politique du pays dans son cœur. La plupart du temps, elle se taisait à ce sujet. Peut-être parce qu'elle savait que ce n'était pas des choses qui se disaient. La plupart du temps, elle semblait parfaitement heureuse de sa vie. Mais quelques fois, elle lui disait ces choses et il ne savait pas comment y répondre.

Il ne pouvait pas critiquer, jamais. Il travaillait à rendre le pays meilleur de jour en jour. Il avait besoin de voir les bons côtés. Il avait besoin de se dire que ce qu'il faisait apporterait un changement. Non, il *savait* que ça allait bousculer les choses. Il *savait* que le futur qu'ils construisaient allait être beau.

— C'en est pourtant une.

Elle le regarda un long moment et ses yeux se firent froids. Les seules disputes qu'ils avaient, c'était au sujet du régime politique. Dans ces moments, Nel le terrifiait. Dans ces moments, il voyait toute sa colère dissimulée.

Elle se leva et quitta la pièce.

Le protocole aurait voulu que Dekh parle des mots de sa femme à ses supérieurs. Il fallait qu'il rapporte ça. Pas pour qu'elle se fasse arrêter ni rien de la sorte. Il le fallait pour qu'ils aient une discussion avec elle, qu'ils la remettent sur le droit chemin, qu'ils lui fassent comprendre qu'elle se trompait. Dekh aurait dû leur en parler, oui. Mais il ne le fit pas. Parce que même s'il savait que Nel se trompait, il savait aussi qu'elle le vivrait comme une trahison.

Mais le temps l'adoucit. Elle ne critiquait plus, elle semblait avoir accepté le monde tel qu'il était. Et Dekh en fut heureux.

Quelques années après la fin de la guerre, ils envisagèrent d'avoir un enfant. Le monde allait mieux et on encourageait les familles à repeupler le pays. Il y avait eu bien trop de pertes pendant la guerre.

×

Dekh se laisse tomber dans un fauteuil et ferme les yeux. S'il se concentre assez fort, il peut voir les images de son fils. Les souvenirs. Il se souvient de la première fois qu'il l'a vu, il se souvient du regard de Nel. Il se souvient de l'angoisse qui lui a rongé les entrailles. Il avait peur de ne pas se montrer à la hauteur. Il avait peur de décevoir cette petite chose, de ne pas pouvoir la protéger.

Il pousse un soupir. Non, il n'a pas du tout été à la hauteur. Il a laissé sa famille se faire détruire.

×

Le garçon grandissait et Dekh n'avait jamais été aussi heureux. Nel aussi l'était. Du moins, elle en donnait l'impression. Il n'y avait plus de colère dans ses yeux. Pas quand Dekh les croisait.

Le pays était en paix, lui. Personne ne se préparait à l'attaquer. Et la vie était douce. La guerre était loin à présent. En regardant son fils, Dekh souhaitait que jamais il ne connaisse ce qui s'était passé. Il souhaitait que jamais il ne puisse ne serait-ce que l'envisager.

— Il aura une belle vie, dit-il un soir en le regardant jouer dans un coin du jardin.

Nel ne répondit pas, mais Dekh la sentit poser sa tête

sur son épaule.

— Il vivra dans un monde en paix, rajouta-t-il.

— Il vivra dans le monde qu'on lui laissera, dit-elle enfin.

Elle releva les yeux vers lui et sourit. Elle était aussi belle qu'au premier jour où il l'avait rencontrée et quand elle posait le regard sur lui, il sentait toujours son cœur bondir. Si on lui avait demandé s'il était heureux, il aurait répondu « oui » sans une hésitation.

Mais la paix cachait bien quelque chose. Quelque chose qui était devant ses yeux et que pourtant, Dekh n'avait jamais voulu regarder en face. Il avait été aveugle, tellement aveugle. Il avait été aveugle et c'était ce qui avait tué Nel. C'était ce qui avait tué leur fils.

×

Dekh regarde la surface paisible du lac. Parfois, elle se trouble quand un insecte se pose dessus. Il est fatigué. Fatigué de chercher les souvenirs, fatigué de s'y raccrocher. Ce passé, il faudrait l'oublier. Il n'est pas heureux. Il ne l'est plus.

— Belle journée !

Dekh se retourne vers la voix, regarde son propriétaire s'avancer sur le perron, s'appuyer contre un mur.

— Elle l'est, répond-il.

L'adolescent embrasse le lac du regard, grimace.

— Ça reste quand même assez la même chose. Ça te dirait pas de changer ?

— Changer ?

Dekh inspire l'air. Il sent les fleurs et l'herbe fraîche. Il lui rappelle son enfance quand ils partaient à la campagne pour quelques semaines. Ils s'arrêtaient souvent au bord d'un lac, un peu comme celui-ci. C'était bien. C'est un bon souvenir.

— Non, dit Dekh. Non, je suis bien ici.

## CALME

L'adolescent pousse un soupir, mais sourit. Dekh se dit qu'il doit lui sembler lent. Un vieil homme dans une vieille maison qui ne fait que regarder le lac et se rappeler de sa vie d'avant. Il ne se souvient plus depuis combien de temps le garçon est ici. Sûrement un bon moment. En tout cas, il était là hier. Et le jour d'avant.

— Vors ?

— Hum ?

— T'étais où ce matin ?

— Je suis allé faire un tour. Tu savais que plus haut, il y a une grotte ? Je pense qu'il y avait un ours dedans avant... Enfin, tu sais, avant tout ça.

Dekh fronce les sourcils. Il sait qu'il n'y a pas vraiment de dangers autour de lui. Mais il n'aime pas bien quand le garçon part explorer. Il a toujours peur de ne pas le voir revenir.

— Alors ?

Le garçon vient s'asseoir sur un banc à côté de Dekh.

— Qu'est-ce qu'on a au programme aujourd'hui ? demande-t-il. Toujours des souvenirs ?

— Toujours.

Le sourire du garçon est moqueur et pourtant, Dekh ne ressent pas d'animosité. Il aime l'avoir ici, même s'il ne se souvient pas pourquoi.

— Quelle partie ?

— La guerre.

— Ouh. De bons souvenirs en perspective.

×

— Vous ne comptez pas nous faire faux bond, pas vrai ?

Dekh regarda son collègue et supérieur. L'homme attendait visiblement une réponse et il bafouilla quelque chose. Le visage de son vis-à-vis s'étira en un sourire.

— Je plaisantais, dit-il. Je sais bien que vous n'allez pas nous laisser tomber.

Dekh osa un timide sourire.

— De toute façon, ce projet a besoin de vous, poursuivit-il. Ça serait dommage qu'il se retrouve par terre, pas vrai ?

— Oui !

Il était sans doute trop enthousiaste, le sourire du collègue s'accentua.

— Tout avance comme vous voulez ?

— Plus ou moins. L'équipe informatique a eu un contretemps, mais ils ont rattrapé leur retard. C'est au tour de l'équipe médicale de rentrer dans l'équation.

— Bien. Nous tenons les délais ?

— Oui.

L'homme hocha la tête et Dekh sentit une bouffée de fierté l'envahir. Il ne travaillait pas ici depuis longtemps

et pourtant, ce collègue semblait lui faire confiance.

Le soir en rentrant, Dekh trouva Nel endormie sur le canapé. Il finissait de plus en plus tard, ils ne se croisaient pas souvent. Elle ouvrit un œil en le sentant s'asseoir à côté, s'étira. Puis, elle grimaça un sourire plein de sommeil.

— C'est quelle heure ? marmonna-t-elle.

— Minuit passé.

— De plus en plus tard, bougonna-t-elle. Heureusement que je sais que tu me tromperais pas, rajouta-t-elle avec un sourire. Parce que ça commence à devenir suspect.

Il éclata de rire. Les choses étaient tellement faciles avec Nel.

— Bonne journée ? demanda-t-elle.

— On peut dire ça.

— Mais encore ?

— Le projet approche de la fin, beaucoup de choses à faire.

— Hum...

Elle passa les bras autour de son cou et le regarda bien en face.

— J'espère qu'il vaut le coup, ce projet, murmura-t-elle.

Il hocha la tête.

— Il va nous aider à gagner la guerre, Nel.

— Gagner la guerre ? Vraiment ?

Dekh hésita. Il n'en avait jamais vraiment parlé à

Nel avant. Il n'en avait pas le droit. Le matériel était classé et elle était une journaliste. Mais elle était aussi sa femme et il lui faisait confiance. Surtout maintenant que son visage était si proche du sien et qu'il se reflétait dans ses yeux.

— Tu travailles sur une arme, Dekh ?

— Non.

Il avait senti le reproche dans son ton. Et il n'aimait pas ça.

— Non, bien sûr que non.

— Alors sur quoi ? Parce que je ne pense pas qu'on puisse gagner cette guerre en envoyant des tulipes dans le camp adverse.

— Nous...

Il hésita.

Il n'avait pas le droit de le lui dire. Mais il ne voulait pas qu'elle pense qu'il aidait à apporter encore plus de souffrance.

— Nous travaillons sur une nouvelle méthode d'interrogatoire.

Ses yeux se plissèrent.

— C'est censé être mieux ?

— Tu ne comprends pas, dit-il. C'est une méthode qui va supprimer la torture. Il n'y aura plus de douleur, plus d'actes de barbarie.

Elle fronça les sourcils. Elle devait être en train de se demander si elle acceptait cette idée ou pas.

— Je ne sais pas si c'est mieux, dit-elle.

Il voyait de la déception filer sur son visage. Et il n'aimait pas ça. Pas du tout. C'était comme si elle lui reprochait ce qu'il faisait.

— La guerre est de toute façon là, Nel. Tu sais mieux que moi à quoi elle ressemble. Ce que je fais, moi, c'est pour arrêter plus rapidement les massacres. Je n'encourage pas cette violence, tu le sais.

Elle le fixa un long moment. Il tenta de se lever, il était fatigué tout d'un coup. Mais elle le retint, elle l'obligea à la regarder. Peut-être qu'elle essayait de voir s'il disait la vérité. Peut-être qu'elle se demandait si elle pouvait accepter ça.

Elle hocha la tête.

— Par contre, murmura-t-elle, essaie de rentrer plus tôt à l'occasion.

Il sourit et sentit ses lèvres venir chercher les siennes. Il passa les bras autour de sa taille, sentit son corps contre le sien. Il était tellement heureux avec elle à côté. Il se sentait à sa place.

×

— C'était quoi, ce truc d'interrogatoire ?

Dekh pousse un soupir. Il n'est pas fier de beaucoup de choses qu'il a faites dans sa vie. Et pourtant, cet appareil sur lequel il a travaillé, il n'arrive pas à entièrement le renier. Il ne sait pas si ça a vraiment aidé à gagner la guerre, à l'arrêter plus tôt que prévu. Mais il

aime à penser qu'il a participé, que les vies épargnées, c'était un peu grâce à lui.

— C'était une machine qui permettait d'accéder à la mémoire d'une personne.

Vors siffle. Dekh ne sait pas s'il est moqueur ou admiratif.

— Laisse-moi deviner, dit-il. Ta femme a pas trop aimé le truc ?

— Ce n'était pas vraiment le souci.

Dekh ne sait pas pourquoi il raconte toute cette histoire au garçon. Il sait pourtant que ça ne sert à rien. Ce n'est pas comme s'il était possible de changer les choses maintenant. Tout est passé, la vie est finie. Et pourtant, il a envie. Il a envie de partager ce fardeau avec quelqu'un, même s'il sait que ce n'est pas juste de se décharger sur le garçon.

×

La machine était finie. Elle avait été testée dans des simulations, elle était opérationnelle. Dekh y avait passé des nuits, il n'avait plus vu Nel depuis des jours. Il ne restait maintenant qu'une seule étape. La tester sur un sujet vivant. Et les prisonniers de guerre, ce n'était pas vraiment ce qui manquait.

Le cobaye en question était une femme. Elle sembla jeune à Dekh quand il la vit. Trop jeune. Il se tourna vers son collègue pour dire quelque chose, mais l'homme le

coupa dans son élan.

— Elle est dangereuse, dit-il. Ne vous fiez pas à son âge ou à son apparence. Elle est déjà passée d'interrogatoire en interrogatoire et elle n'a jamais lâché une seule information valable.

Dekh ravala les remarques qui lui venaient à l'esprit. Il regarda la prisonnière. Elle portait encore les traces des coups de la torture passée. C'était difficile à regarder. Dekh s'était répété pendant un long moment que c'était nécessaire, qu'il fallait ces méthodes. Mais maintenant qu'il avait le résultat en chair et en os devant lui, son cœur se serrait. Il ne comprenait pas que cette fille soit l'ennemi, il ne comprenait pas comment on pouvait faire du mal volontairement à un autre être humain.

— Oula, vous êtes tout pâle. Ça va aller ?

Dekh hocha la tête et serra les dents.

— Bien, on peut donc commencer.

L'homme fit signe aux testeurs. L'un d'entre eux s'approcha de la femme, lui colla des électrodes sur les tempes. Elle ne bougea pas, mais Dekh vit que sa respiration s'était faite saccadée. Elle ne croisa pas son regard et c'était sans doute pour le mieux.

Un autre testeur prit place devant la machine. Dekh le vit lancer le programme, il le vit faire toutes les manipulations qu'ils avaient faites en simulation. Sauf que cette fois, c'était pour de vrai. Cette fois, c'était une vraie personne qui était reliée à l'appareil.

Dekh vit le regard de la femme se faire vitreux, il

entendit sa respiration se calmer. Elle ne bougeait vraiment plus, elle fixait le vide. Un homme approcha, testa ses réflexes, posa des questions. Elle y répondit. Mais à chaque fois qu'elle parlait, Dekh voyait la jauge de douleur grimper sur l'écran. Elle tentait de résister, même maintenant.

— Il faut arrêter, dit-il.

Le collègue secoua la tête.

— Elle tiendra, dit-il.

— Elle souffre, insista Dekh.

L'homme lui jeta un bref regard, haussa un sourcil.

— C'est l'ennemi, dit-il sur le ton de l'évidence.

Dekh attendit d'être rentré chez lui pour s'effondrer. Nel n'était pas encore là. Heureusement. Il se laissa glisser par terre, dans un coin de la chambre, et il se sentit secoué de sanglots. Il n'arrivait pas à calmer sa respiration, il n'arrivait pas à réfléchir correctement. Il venait d'assister à la torture d'une femme sous le regard impassible de ses collègues. Et lui, il ne pouvait pas rester indifférent.

Il ne savait même pas si elle avait survécu à l'expérience. Il était parti avant la fin, il n'avait pas pu tenir. L'homme qui dirigeait l'expérience lui avait lancé un regard de compréhension, comme si c'était normal de ressentir tout ça la première fois, comme s'il allait s'y habituer. Dekh ne voulait pas s'y habituer. Il ne voulait pas que la torture devienne une chose sans importance à ses yeux. Il ne voulait pas !

Nel le trouva là en rentrant. Elle s'agenouilla à côté, lui prit le visage entre les mains.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sa voix était douce. Dekh s'était attendu à entendre du reproche. Le reproche allait venir quand elle apprendrait ce qu'il avait fait, de quoi il était responsable. Le reproche allait venir.

— Dekh ?

Il leva les yeux vers elle. Elle semblait inquiète, soucieuse.

— Je n'ai pas le droit de t'en parler, dit-il.

C'était plus facile, tellement plus simple. Il pouvait se cacher derrière l'excuse de la confidentialité. Il pouvait ne jamais voir la déception dans son regard. Elle pinça les lèvres, posa un regard sévère sur lui.

— Qu'est-ce que je suis censée penser ? dit-elle. Surtout quand je ne te vois pas pendant des jours, puis que je te retrouve dans cet état.

— Tu peux me faire confiance.

— Confiance ? Je suis journaliste, Dekh. Je ne fais pas *confiance*.

— Même à moi ?

Elle s'éloigna, mais ne le lâcha pas du regard.

— Tu veux que je te dise ce qui s'est passé ? dit-elle.

Il serra les dents.

— Vous avez fini votre machine, vous l'avez testée et le cobaye a mal fini. J'ai raison ?

— Pas entièrement.

— Non ?

Il aurait voulu disparaître, il aurait voulu ne pas avoir à affronter son regard.

— Le cobaye a survécu, grinça-t-il. Le test est un succès.

— Mais alors...

Son regard se chargea d'incompréhension. Elle attendit une réaction de sa part, en vain.

— Dekh ?

— Je n'étais pas prêt, marmonna-t-il. C'est tout.

— Oh.

Il détourna les yeux, il ne voulait pas l'affronter maintenant.

Il tressaillit en sentant sa main dans ses cheveux. Il lui lança un rapide regard. Il n'y avait pas de reproche dans ses yeux, juste de la tristesse. Et ça, c'était encore plus insupportable que les accusations. Il sentit sa gorge se nouer à nouveau.

×

Le garçon ne dit rien. Dekh se tait, il ne sait pas si c'est une si bonne idée d'avoir entamé cette discussion. Il s'était dit que ça lui ferait du bien de se livrer. Mais ça fait finalement encore plus mal. Maintenant qu'il se rappelle de toutes ces choses, il comprend qu'il a été faible.

— C'était l'ennemi, murmure-t-il. Elle le méritait.

— Vraiment ?

Vors se tourne vers lui. L'adolescent ne montre aucune colère et pourtant, Dekh sent l'accusation.

— Elle méritait ce que vous lui avez fait ?

Dekh ne répond pas.

— Sa seule faute, c'était de défendre son pays. Elle ne le méritait pas.

Là, tout d'un coup, Dekh se sent comme un enfant en faute devant Vors. L'adolescent semble avoir bien mieux compris la situation que lui. Peut-être que c'est une question de génération. C'est facile pour lui, il n'a jamais connu la guerre.

— Nous vivions des temps compliqués, dit Dekh. Il fallait aider le pays.

## NUAGES

Le garçon ne répond pas. Peut-être qu'il réfléchit. Peut-être qu'il n'a simplement rien à dire. Dekh ne le regarde plus. Il n'a pas besoin d'avoir son approbation ni rien de la sorte. Vors, c'est personne, finalement. Juste un gosse qui va rester dans le coin un moment, puis repartir. Peut-être même qu'il ne sera plus là demain.

Dekh baisse les yeux sur ses mains. Elles tremblent.

Il est fatigué. Il est tellement fatigué d'être ici. Le cadre a beau être apaisant, il sait que ce n'est qu'une illusion. Le monde tel qu'il l'a connu n'existe plus. Tout ce qui faisait sa vie a été effacé. Nel n'existe plus, leur fils non plus. Il ressent encore un pincement au cœur, mais ce n'est rien par rapport à la douleur qui l'a assommé sur le moment.

Comme quoi, tout s'oublie.

×

La guerre était terminée depuis cinq ans. C'était une durée suffisante pour panser ses plaies, pour tenter de passer à autre chose. C'était une durée suffisante pour commencer à oublier les horreurs, pour commencer à se dire que la vie pouvait encore apporter de belles surprises.

Dekh n'avait pas oublié. Il se souvenait parfaitement du premier interrogatoire auquel il avait assisté, il se souvenait de ce qu'il avait ressenti. Mais depuis, d'autres prisonniers étaient passés devant la machine. Beaucoup. Beaucoup trop. Tous avaient avoué, aucun n'avait pu résister.

Ce n'était qu'au début que Dekh n'avait pas pu tenir. On attendait de lui qu'il reste, qu'il analyse la machine, qu'il l'améliore. C'était ainsi qu'il avait pu voir l'état des prisonniers une fois l'interrogatoire fini.

Ils s'effondraient, littéralement. Certains priaient pour qu'on les abatte. La plupart. Mais la machine ne tuait pas. Elle infligeait de la douleur, mais elle ne tuait jamais. Elle gardait les prisonniers intacts pour de nouvelles séances.

— La machine fonctionne, répondit le collègue quand Dekh lui parla de l'amélioration qu'il voulait faire. Le fait qu'ils souffrent n'est pas vraiment un problème. Au contraire.

— Au contraire ? Ce sont des humains.

Son vis-à-vis poussa un soupir.

— Ce sont des ennemis. Si nous ne les avons pas attrapés, ils auraient continué à tuer les nôtres. C'est ce que vous voulez ?

— Non, bien sûr. Mais...

— Cette douleur qui va avec l'interrogatoire, c'est une bonne chose, je vous assure. Ça leur fait mieux réaliser de quoi nous sommes capables. Ils comprennent

notre supériorité technologique et ils se soumettent. C'est tout ce qu'on demande.

Dekh envisagea de protester, mais ne trouva pas d'argument.

— Je sais que ces méthodes ne vous conviennent pas, continua le collègue. Et je vous comprends. En temps normal, elles ne me conviendraient pas non plus. Mais nous ne sommes pas en temps normal. Nous sommes en conflit et tous les moyens sont bons pour dépasser l'ennemi. Cette machine que vous avez participé à créer, elle a déjà sauvé des centaines de vies, peut-être des milliers. Je vous assure. Essayez de voir les choses sous cet angle. Ça sera mieux.

Alors, Dekh essaya. Il décida de fermer les yeux, il décida de faire taire sa conscience.

La guerre était terminée depuis cinq ans. Mais on interrogeait toujours. Les sujets n'étaient plus forcément les ennemis. C'était quiconque qui décidait d'aller contre le système, qui décidait de remettre en doute ses préceptes. À présent, il ne s'agissait plus de sauver des vies. Mais Dekh avait trop bien appris à se taire pour oser protester.

Il n'en parlait plus à Nel, il ne s'effondrait plus. Elle n'avait pas besoin de savoir ça. Elle n'avait pas besoin de voir en quoi il s'était transformé.

Et de toute façon, depuis la fin de la guerre, Nel passait beaucoup de temps sur le terrain. Son journal l'envoyait ailleurs. Dekh avait honte de se l'avouer, mais

il préférait la savoir loin. Il ne pouvait pas torturer quelqu'un et discuter comme si de rien n'était autour d'un dîner le soir même.

Quand elle rentrait, il essayait de cacher toutes ces horreurs. Mais il savait qu'elle n'était pas vraiment dupe. Il le voyait dans les longs regards qu'elle posait sur lui. Comme si elle l'étudiait. Comme si elle attendait le moment où il allait s'ouvrir à elle. Comme si elle espérait qu'il allait lui faire confiance.

×

— Donc t'as passé ta vie à torturer des gens, dit Vors d'un air pensif. Chouette.

— J'ai passé ma vie à protéger mon pays.

— Gentil petit psychopathe.

Le garçon se lève, fait quelques pas sur la terrasse, se tourne vers Dekh. Il n'y a pas d'accusation dans ses yeux, seulement de l'intérêt. Il tente peut-être de deviner comment il fonctionne, comment on peut faire ce qu'il a fait.

— Tu ne serais pas là si les choses avaient continué telles quelles, dit-il. Tu ne serais pas dans ce coin paumé. Pas par choix, en tout cas.

— Peut-être que j'ai choisi de partir loin de tout.

— Non. T'avais pas assez de volonté pour ça.

Il a raison, bien sûr.

Plusieurs fois, Dekh envisagea de partir. Peut-être poser sa démission. Peut-être s'en aller sans rien dire. Disparaître. C'était tellement beau comme plan. Ne plus se lever le matin en se demandant combien de personnes allaient souffrir par sa propre faute. Mais il ne pouvait pas partir sans Nel, pas sans lui dire, pas sans lui avouer.

— Je ne te reconnais plus, lui dit-elle un matin.

Elle était assise à la table du séjour, elle faisait défiler les informations du jour sur l'écran. Elle l'éteignit et releva le regard vers lui.

— Non ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je sais que ça ne va pas, dit-elle. Je sais que c'est à cause du travail. Mais si tu ne me dis rien de plus, je ne peux pas t'aider.

— Qui te dit que j'ai besoin d'aide ?

Elle haussa les sourcils et se détourna.

— Moi, je le dis, gronda-t-elle. On est ensemble depuis dix ans, Dekh. Je commence un peu à te connaître.

— Pas si bien que ça, il faut croire.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre, se dirigea vers la sortie, attrapa sa veste. Elle le rattrapa et se planta entre lui et la porte. Elle ne dit rien, mais le regard qu'elle posa sur lui le mit mal à l'aise.

— Tu ne me racontes rien au sujet de ton travail non plus, dit-il.

— La seule différence entre nos boulots, c'est que le mien ne m'oblige pas à torturer des gens.

Cette phrase le fit reculer. Dans la semi-obscurité de l'entrée, il ne distinguait pas bien ses traits. Mais il *savait*. Il savait qu'elle avait tout compris. Il savait qu'elle avait tout deviné. Alors, pourquoi est-ce qu'elle était toujours là ?

Il lui tourna le dos, fit quelques pas vers la fenêtre. Il avait sans doute espéré que ce sujet ne viendrait jamais sur le tapis. Mais Nel n'allait pas lâcher le morceau. Il l'entendit approcher.

— Donc c'est ça ? demanda-t-elle. J'ai raison ?

— Ça change quoi ?

— Pas mal de choses.

Il se tourna vers elle. Il s'attendait presque à la voir en colère. Mais il n'y avait pas de ça dans son regard.

— Tu veux quoi ? cracha-t-il. Savoir si tu vis avec un meurtrier ? Peut-être. Ce que j'ai créé a servi à faire du mal, Nel. Beaucoup de mal. Ça a servi à briser des gens. Ça a servi à leur faire regretter d'être toujours en vie. Et tu veux savoir le pire ? Le pire, c'est que je ne ressens plus aucune culpabilité. Aucune.

— Aucune, hein ?

Elle fit quelques pas vers lui. Il la voyait serrer la mâchoire.

— C'est vrai que tu ressembles bien au mec qui s'en fout. C'est sans doute pour ça que là, t'es à deux doigts de craquer. Vraiment, t'as bien l'air de n'éprouver

aucune culpabilité. Crétin.

Elle le fixait et il sentait ses jambes trembler. Il ne pouvait pas lui tenir tête. Pas alors qu'elle avait deviné tellement de choses. Pas alors qu'elle lisait en lui avec tellement de facilité.

— Tu veux que je te dise quoi ? articula-t-il.

— Je sais pas. La vérité, pour changer.

— La vérité, t'as l'air de la connaître déjà.

— Donc la vérité, c'est que tu es un abruti qui passe ses journées à torturer des innocents ?

— Non...

— Tu vois, je ne la connais pas. Mais j'aimerais bien la connaître.

— Pour quoi faire ?

— Au moins pour pas avoir à dire à mon gosse que son père était un connard fini.

Dekh baissa le regard sur elle. Il fronça les sourcils.

— Tu comptais m'en parler ? demanda-t-il.

— Je viens de le faire.

— Nel...

— Du calme. Je ne sais même pas si je compte le garder.

Il s'éloigna d'elle, se laissa tomber sur le canapé et se prit la tête entre les mains. Ils avaient parlé d'avoir des enfants, quelques fois. Mais avec la guerre, ce plan avait été mis de côté.

Il leva les yeux vers elle. La lumière du matin faisait rougeoyer ses cheveux. Elle ressemblait tellement à cette

filles qui étaient venues lui parler un matin d'hiver. Elle n'avait pas changé. C'était lui qui était devenu autre chose. Et ce qu'il était devenu, il ne le supportait plus.

Alors, il décida de lui raconter. Tout. Il lui parla des expériences. Il lui parla des prisonniers. Il lui parla de la machine. Elle, elle l'écouta sans desserrer les lèvres. Elle l'écouta sans le quitter des yeux. Peut-être que ce qu'elle entendait l'horrifiail. Peut-être qu'elle comprenait un peu. Il n'en était pas sûr. Il n'était plus sûr de rien ce matin.

— Ce n'est pas ta faute, dit-elle enfin.

Elle se passa une main dans les cheveux, ramena quelques mèches derrière les oreilles. Et Dekh se demanda s'il avait bien entendu.

— C'est moi qui ai créé ça, murmura-t-il.

— Et ? Si ça n'avait pas été toi, ça aurait été quelqu'un d'autre. Cette machine, ils allaient de toute manière la construire. Désolée de te faire tomber de ton piédestal, Dekh. Mais tu n'es qu'un pion de plus. Tu es doué, je ne dis pas. Mais des gens doués, il y en a d'autres. Tu n'es pas responsable de la création de cette machine.

Il ne trouva pas quoi répondre. Il n'avait jamais vu les choses sous cet angle. Il avait passé des années à se répéter que c'était à cause de lui. Il baissa les yeux. Sa gorge se serrait, il ne pouvait pas parler.

Il sentit sa main sur sa joue et releva le regard vers elle.

— Ce n'est pas ta faute, répéta-t-elle.

Elle lui passa les bras autour du cou et l'attira contre elle. Il posa le menton sur son épaule, ferma les yeux. C'était une étrange matinée.

— Au sujet du bébé...

Il l'entendit retenir un soupir, mais elle ne le lâcha pas.

— J'allais t'en parler, dit-elle. Je n'avais juste pas encore trouvé le bon moment.

Il hocha la tête, se dégagea. Il la regarda dans les yeux, il la vit sourire.

— C'est une bonne nouvelle, dit-il. Pas vrai ?

Le sourire de Nel s'élargit et elle acquiesça.

×

— La pluie approche, dit Vors.

Effectivement, des nuages sombres arrivent de derrière les montagnes. Ils ne vont pas tarder à cacher le soleil.

L'adolescent se tourne vers Dekh. Il le regarde un bon moment.

— À t'écouter, on dirait que tout ça, c'était pas ta faute.

Dekh hausse les épaules. Il n'a pas le courage de discuter de ça.

Il regarde les nuages avancer. Au loin, il peut entendre le tonnerre. La journée est sur le déclin, un peu

comme lui. Et bientôt, l'obscurité va s'abattre sur le lac. Mais il ne veut pas rentrer. Pas tout de suite. Il veut voir la pluie tomber. Il veut profiter de ce spectacle encore une fois.

Vors ne lui dit plus rien. Peut-être que lui aussi, il attend les nuages et la pluie. Dekh ne sait pas. Il ne sait pas comment fonctionne le garçon.

— Je veux pas dire, marmonne-t-il. Mais t'as quand même eu un gros manque de bol.

Dekh sourit avec lassitude.

— Oh non, dit-il. Le manque de bol, c'est venu après.

## PLUIE

— Ah bon ? On peut faire pire ?

Le garçon a retrouvé le sourire. Il semble lui avoir vite pardonné la torture de centaines de prisonniers. C'est presque dérangeant. Mais il aime bien avoir ce gamin ici. Ça lui fait de la compagnie. Même si cette compagnie est toute relative.

Les premières gouttes de pluie viennent troubler la surface du lac.

Dekh inspire la fraîcheur.

×

La naissance du garçon changea beaucoup de choses. Même le travail devint plus supportable. Principalement parce que le contenu avait changé. Ils voulaient développer cette technologie, ils voulaient tester sa portée. Dekh retourna donc en laboratoire, loin des prisonniers. Il connaissait bien sûr le but final, mais il arrivait à en faire mieux abstraction quand il ne croisait pas le regard de ceux qui allaient souffrir par sa faute.

— Tout avance comme vous le voulez ?

Dekh acquiesça.

— D'ici la fin de l'année, il y aura un prototype fonctionnel.

— Bien.

Le collègue promena son regard sur l'équipe.

— C'est très bien, dit-il. Faites-moi savoir si vous avez besoin de quelque chose.

Il sortit et Dekh fixa la porte qui venait de se refermer. Il savait que cet homme ne faisait que ce qu'on lui demandait. Il savait qu'il n'avait pas un mauvais fond. Mais à chaque fois qu'il venait parler avec lui, Dekh avait envie de se retrouver n'importe où ailleurs.

Il poussa un soupir et se replongea dans le travail. Ça ne servait à rien qu'il se monte contre ce collègue. Il n'avait de toute façon pas d'autre choix que de continuer avec lui.

Il fut réveillé en pleine nuit par le bébé. Il se traîna hors du lit jusqu'à sa chambre, le prit dans ses bras. Et là, debout dans l'obscurité, il se demanda où était Nel.

Il poussa la porte, s'avança vers le bureau.

La porte était fermée, mais il distingua sa voix. Elle murmurait, mais dans le silence de la nuit, il pouvait l'entendre. Il pouvait l'entendre, mais il ne comprenait pas ce qu'il entendait. L'enfant dormait à présent dans ses bras, mais lui, il resta là, planté devant la porte fermée.

Il resta là à écouter des paroles qui n'avaient aucun sens.

Il hésita à ouvrir, il hésita à la regarder dans les yeux. Pour voir si elle pouvait soutenir son regard. Il hésita, mais il ne le fit pas.

Il retourna dans la chambre, posa le bébé dans son lit. Il s'assit dans un fauteuil et resta là. Il ne voulait pas retourner dans sa propre chambre. Il ne pouvait pas encore affronter Nel quand elle reviendrait se coucher.

Il vit l'aube grise arriver et le soleil se lever. Il savait qu'il fallait qu'il aille travailler, que la nourrice n'allait pas tarder. Mais il n'arrivait pas à bouger. C'est les pleurs de l'enfant qui le tirèrent de son apathie. C'est ce moment que Nel choisit pour entrer dans la chambre. Elle jeta un rapide regard à Dekh, sourit.

Il était tellement confiant, ce sourire. Tellement doux.

Dekh ne dit pas un mot et quitta la pièce. Il prit une douche en vitesse, s'habilla. Il fallait qu'il sorte d'ici, il fallait qu'il prenne l'air. C'était un bon plan. Mais il fallait surtout qu'il parle à Nel. Il le fallait vraiment. Il avait besoin d'entendre ce qu'elle avait à lui dire.

— Dekh ?

Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, l'enfant dans les bras. Et cette image était insupportable.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Il y avait du souci dans ses yeux.

Comme si elle s'inquiétait vraiment.

— Tout va bien, dit-il.

Elle plissa les yeux, mais ne dit rien de plus. Et enfin, la nourrice passa récupérer le garçon et le silence s'abattit sur l'appartement. Nel était en train de se préparer pour aller travailler. Dekh aurait déjà dû être

parti, mais il décida de l'attendre. De toute façon, il n'y aurait jamais de bon moment.

Quand elle passa dans le séjour, elle lui jeta un regard surpris.

— Qu'est-ce que tu fais encore là ?

— Je t'attendais.

— Pourquoi ?

C'était tellement difficile.

— Besoin de te parler.

Elle fronça les sourcils et vint s'asseoir à côté de lui, sur le canapé.

— Ça a l'air sérieux, dit-elle avec un sourire.

— Ça l'est.

— Dekh, tu peux arrêter de tourner autour du pot ?

Il se tordit les mains. Il ne savait vraiment pas par quoi commencer.

— Je t'ai entendue cette nuit.

Elle lui envoya un regard interrogatif, mais il la sentit se crispier.

— T'as entendu quoi ?

— Je t'ai entendue parler.

— C'est très précis, ça.

— Je t'ai entendue faire un rapport.

Elle ne dit rien, elle le regarda. Il s'était attendu à autre chose, peut-être des justifications. N'importe quoi. Mais pas le silence.

— Un rapport sur moi, sur mon travail, sur mes avancées. Pourquoi, Nel ?

— T’as mal entendu.

— Ne me prends pas pour un abruti, s’il te plaît. Pourquoi t’aurais besoin de faire un rapport ? Pourquoi, Nel ? *Pourquoi ?*

— Tu te fais des films.

— Donc tu dis que cette nuit, je l’ai rêvée ? Tu n’auras donc aucun mal à le défendre face à la milice ?

— La milice ? Tu t’entends parler, Dekh ? Tu veux me dénoncer à la milice à cause de quelque chose que tu *penses* avoir entendu ? Allons.

Il se sentit trembler. Le regard que Nel posait sur lui, il avait changé. Il ne la reconnaissait pas.

— Je sais ce que j’ai entendu, gronda-t-il. *Je le sais*, Nel.

— Donc selon toi, je suis... ? Quoi, au juste ?

Il eut envie de se lever et de partir. Il ne supportait pas de réaliser la vérité. Des détails lui revenaient en mémoire. Des détails de Nel, tous ces moments où il lui avait donné des détails classés. Il se prit le visage dans les mains. Il sentait que tout son monde était en train de s’effondrer. Enfin, il inspira, il se redressa, il la regarda bien en face.

— Tu es une espionne pour l’autre côté, Nel.

Elle haussa les sourcils. Mais quelque chose dans son ton dut la dissuader de protester. C’est ce qui finit par achever Dekh.

— Donc c’est vrai, murmura-t-il. On a eu un gosse ensemble, Nel.

Toujours le silence.

— On... nous... tu...

— Dekh...

Elle tendit la main vers lui, mais il se releva. Il ne voulait plus être là à côté d'elle, il ne voulait plus sentir sa peau contre la sienne.

— Depuis quand ? demanda-t-il.

Elle croisa les bras, pinça les lèvres et détourna le regard.

— *Depuis quand ?*

Sa voix trahissait ses émotions. Il n'arrivait pas à se contrôler, il n'arrivait pas à se contenir. Il n'y croyait pas, pas encore, pas vraiment. Nel ne pouvait pas être une espionne. Sa vie ne pouvait pas être un mensonge.

— Depuis le début, dit-elle et ces paroles lui envoyèrent une claque.

— Depuis le début, répéta-t-il d'une voix blanche.

Il se laissa chuter sur le canapé, lourdement. Il n'avait plus aucune force, rien.

— Tu m'as espionné pendant douze ans, Nel ?

— Ce n'était pas comme ça.

— Non ?

— Non.

— Il va falloir que tu m'expliques là.

— Ça changera quoi ? Tu comptais de toute manière me livrer à la milice. Tu sais ce qu'ils vont me faire, Dekh ? Tu le sais ? Oh, mais tu le sais très bien. C'est toi qui as développé la machine pour les interrogatoires.

C'est ça qu'ils vont utiliser sur moi.

Il la regarda. Il ne savait pas ce qui était le plus affreux.

Savoir que Nel avait joué la comédie toutes ces années.

Ou savoir que l'horreur qu'il avait créée allait servir à torturer la femme qu'il aimait.

Nel était calme. Tellement calme. Elle ne le lâchait pas du regard, elle ne tentait pas de l'attendrir avec des larmes. Peut-être qu'elle se disait que c'était inutile. Peut-être qu'elle réfléchissait à une autre issue.

— Je ne t'ai pas espionné pendant douze ans, Dekh.

Sa voix était étrangement douce. Comme celle de la vraie Nel.

— Je suis vraiment tombée amoureuse, continua-t-elle. Et je t'aime toujours, tu sais. Je n'étais pas obligée de tomber enceinte. Mais je voulais un gosse avec toi.

— Pour écarter les soupçons.

— Non. Non, Dekh. Des soupçons, tu n'en avais pas. Je n'avais pas besoin de ça, je t'assure. Je t'aime, répéta-t-elle en se rapprochant de lui. Et tu le sais. Au fond de toi.

Il sentit sa main sur sa joue, dans ses cheveux. Il tourna le regard vers elle. Elle le fixait comme à son habitude. Elle le fixait et elle lui demandait de la croire. Elle lui demandait de continuer à l'aimer. Comment est-ce qu'elle pouvait demander ça ?

— Tu m'as trahi, Nel. Tu as trahi le pays.

— Tu le crois vraiment ? murmura-t-elle.

Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Il fallait qu'il la repousse. Il fallait qu'il appelle la milice maintenant. Il fallait qu'ils viennent le chercher. Mais il ne fit rien de tout ça. Il ne bougea pas, il ne s'éloigna pas d'elle.

— Je sais que tu n'es pas comme eux, Dekh. Je sais que tu réfléchis par toi-même. Je sais que tu as conscience que ce que tu fais au travail est mauvais. Je sais que tu as compris depuis longtemps que les ennemis sont des personnes aussi. Et je sais que tu n'as pas du tout envie de me livrer à eux. Pas vrai, Dekh ?

Elle déposa un léger baiser sur ses lèvres, se recula.

— Je ne peux pas, Nel.

Sa gorge se serrait. Il ne savait plus du tout où il était. Il ne savait pas ce qu'il devait faire. La nuit passée, les choses avaient été plus simples. Il avait réussi à se convaincre qu'il allait la livrer, qu'il appellerait la milice dès qu'il aura parlé avec elle. Mais maintenant...

— Vraiment ? murmura-t-elle. Tu veux vraiment qu'ils nous prennent ce qu'on a ? Tu veux qu'ils nous séparent ? Qu'ils prennent notre enfant ? Tu veux tout ça, Dekh ? Ou tu veux rester avec moi ?

— Je ne peux pas, répéta-t-il, mais il en était de moins en moins convaincu.

— On peut disparaître, tu sais. On peut partir. Je sais que t'en as rêvé. Ne plus construire tes machines, ne plus provoquer de souffrance.

— Tu parles d'encore plus de trahison, Nel.

Sa main était toujours derrière sa nuque, son visage était toujours trop près du sien, ses pupilles étaient toujours dilatées. Il n'arrivait pas à la repousser. Il n'arrivait pas à se décider à la dénoncer. Parce que la vérité, c'était que Nel était la seule femme qu'il n'avait jamais aimée. Et même maintenant, il n'arrivait pas à se dire qu'elle était l'ennemi, qu'il fallait qu'il se méfie d'elle.

— Je ne peux pas partir, dit Dekh.

Elle ne dit rien, elle le laissa poursuivre.

— Je ne peux pas tout abandonner et passer à l'ennemi et tu le sais très bien.

— Donc tu vas me dénoncer ?

Dekh aurait voulu se lever, faire quelques pas dans la pièce pour y voir plus clair. Mais Nel l'en empêchait.

— Je ne vais pas te dénoncer.

Ces paroles, il n'était pas certain de les avoir prononcées. Et pourtant, elles étaient là, elles avaient brisé le silence de la pièce. Il vit son regard briller, il vit un léger sourire passer sur ses lèvres.

— Je ne vais pas te dénoncer, Nel. Mais j'ai une condition.

— Que j'arrête ?

— Que tu arrêtes.

Elle le regarda, longtemps. Elle semblait réfléchir. Et enfin, elle acquiesça.

×

— C'était une bonne idée, ça ? demande Vors.

— Non.

La pluie tombe de plus en plus fort maintenant. Le rideau est si épais qu'on distingue à peine le lac. Dekh se lève. Il est temps de rentrer.

— Tu m'étonnes, répond Vors. Comme quoi, l'amour rend vraiment très con.

Dekh sourit à cette réflexion. Peut-être que l'adolescent a raison. Peut-être qu'il a juste été incroyablement naïf.

## TEMPÊTE

Dekh se lève péniblement, se dirige vers la porte de la maison. La pluie a emmené le froid. La maison est vide, inhospitalière. Dekh sait que jamais il n'arrivera à considérer cet abri comme son chez lui. Il le sait, mais il n'a pas vraiment le choix.

Vors rentre aussi et referme derrière lui. Dekh se laisse tomber dans un fauteuil, regarde le garçon. Il sait qu'ils ne sont rien l'un pour l'autre, ils n'ont aucun lien. Et pourtant, il ne peut pas s'empêcher de ressentir de la tendresse. C'est sûrement ce qu'il a ressenti pour son propre enfant. Il ne se souvient pas bien, c'était il y a trop longtemps.

Vors s'active à côté du poêle et une lumière chaude envahit la pièce. Dekh voit l'adolescent tendre les mains vers le feu. Il le voit et il se dit que tout ça, c'est tellement inutile. Inutile et cruel.

Il détourne le regard. Il se sent si seul.

×

Le garçon allait sur ses huit ans maintenant et Dekh se répétait qu'il était heureux. Ils n'avaient plus jamais reparlé de ce qui s'était passé avec Nel. Alors, il s'était convaincu qu'elle avait abandonné sa mission. Au fond

de lui, il savait que c'était un mensonge, mais la plupart du temps, il arrivait à étouffer cette pensée.

Ils avaient déménagé de la ville vers une maison en périphérie. Dekh avait dit que ça serait mieux pour eux. Ce qu'il n'avait pas dit, c'est que ça serait mieux pour Nel. Moins de monde risquait de la prendre en faute, moins de monde risquait de les dénoncer.

Ils n'en avaient peut-être plus jamais reparlé, mais la confiance avait disparu. Dekh ne se confiait plus à Nel. Il ne mentionnait jamais son travail. Il ne racontait jamais ce qui s'y passait. Il ne voulait pas prendre le risque qu'elle le trahisse encore. Il voulait continuer à croire qu'elle l'aimait.

L'été venait à peine de commencer et ils s'étaient assis devant la maison pour regarder le coucher de soleil. Le garçon était occupé dans le jardin. Tout était si paisible, si silencieux. C'était dans des moments comme ça que Dekh arrivait à se convaincre qu'il était heureux.

— Il aura une belle vie, dit-il.

Nel posa la tête sur son épaule.

— Il vivra dans un monde en paix, continua-t-il.

— Il vivra dans le monde qu'on lui laissera, murmura-t-elle.

Ces paroles étaient censées être rassurantes et pourtant, il y avait cette petite voix qui mettait constamment Dekh en garde contre elle. Elle l'avait déjà trahi une fois, elle allait recommencer. Mais elle releva le regard vers lui et sourit. Il y avait de la confiance dans ce

sourire, de l'amour.

Ce fut la dernière soirée qu'ils passèrent dans cette maison. La dernière soirée qu'ils purent entretenir l'illusion de la famille.

Le soleil se coucha et ils entendirent le bruit d'un moteur, ils entendirent les pneus crisser sur le chemin qui menait à la maison. Dekh ne regarda pas Nel, il ne savait pas encore ce qui était en train de se jouer.

Quand des miliciens descendirent et leur demandèrent de venir avec eux, Dekh se sentit chuter. Tout ce qu'il avait craint pendant des années était en train d'arriver. Il croisa enfin le regard de sa femme. Il voulait y voir qu'elle n'avait pas trahi la confiance qu'il lui avait accordée. Il voulait être sûr. Mais tout ce qu'il vit, ce fut le calcul. Elle essayait de trouver un moyen de se sortir de cette situation. Et cette vision l'empêcha même de protester. Il monta dans la voiture. Avec elle. Avec leur fils. Il monta et il ne dit plus rien. Il ne répondit même pas aux questions du garçon. Il ne pouvait pas.

×

— Un jour, ça sera fini, dit Vors.

Il est toujours debout à côté du feu et sa silhouette se détache dans la semi-obscurité ambiante.

— Qu'est-ce qui sera fini ?

— Tout ça. La cabane, les montagnes, le lac.

— Ça le sera, acquiesce Dekh. Comme tout le reste.

— Tu trouves pas ça dommage ?

— Non.

L'adolescent prend un air pensif. Forcément, pour lui, c'est compliqué à comprendre. Dekh ne sait même pas s'il est capable d'assimiler le concept de fin. Mais lui, il le conçoit très bien. Et il a hâte qu'elle arrive, cette fin. Il a assez vécu.

×

— J'ai besoin que vous répondiez honnêtement.

Dekh hocha la tête. Il ne pouvait de toute façon pas faire autre chose. Il était seul dans cette salle avec son interrogateur. Nel avait été emmenée ailleurs. Le garçon aussi.

— Est-ce que vous saviez que votre femme était une espionne à la solde de l'ennemi ?

Dekh hésita. Il pouvait bien sûr jouer la surprise, l'indignation. Mais il n'était pas sûr que ce soit la bonne solution. En ce moment même, Nel était interrogée. Sauf que son interrogatoire à elle devait impliquer d'être branchée à la machine. Elle ne pourrait pas mentir, sur aucun point.

— Je le savais.

— Depuis combien de temps ?

— Quelques années.

— Combien ?

— Sept.

L'interrogateur le regarda quelques secondes dans les yeux. Il le regarda avec beaucoup de déception.

— Vous avez appris qu'elle était une espionne il y a sept ans. Et vous n'avez pas pensé à nous en informer.

— Elle...

— Oui ?

— Elle avait raccroché.

Cette fois, ce n'était pas de la déception dans son regard. C'était de la pitié.

— Vous n'êtes pourtant pas le premier venu. Comment pouvez-vous être naïf à ce point ? Cette femme n'a jamais arrêté ce pour quoi elle a été envoyée ici. Elle a continué à faire des rapports sur vous. Elle a juste eu l'intelligence de ne plus se faire prendre.

— Elle...

Dekh buta sur ses mots. Il ne pouvait pas la défendre et pourtant, il en mourait d'envie.

— Nous avons trouvé récemment des preuves, dit l'interrogateur. Des preuves qu'elle communiquait des données sur vous depuis votre première rencontre.

— Ça n'a pas de sens, ne put s'empêcher de dire Dekh. Enfin... au tout début, je n'étais personne. Juste un étudiant. Je n'avais pas accès à des informations classées. Je n'étais rien. Je...

— Vous étiez un étudiant très prometteur. Et si nous avions pu vous remarquer, l'ennemi a aussi réussi à le faire. C'est à ce moment qu'ils l'ont envoyée. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle a fait du bon travail.

— Je...

L'interrogateur soupira et s'assit en face de Dekh.

— Vous n'êtes pas le premier à vous laisser prendre, je vous assure. Elle est entraînée à la manipulation. Ça fait partie d'elle, vous comprenez ?

Il comprenait. Mais ça faisait quand même mal.

— Je suis désolé, marmonna Dekh.

— Je sais que vous l'êtes. Vous êtes un bon élément, vous savez. Vous avez contribué au progrès ces dernières années. Vous avez contribué à rendre ce pays puissant. Mais tous ces efforts ont été contrés par l'ennemi parce que vous avez pensé que votre femme vous aimait. Et ça, c'est impardonnable. Vous auriez dû la livrer dès que vous avez appris ce qu'elle était. Vous auriez dû réfléchir comme un véritable citoyen. Mais vous ne l'avez pas fait.

Dekh baissa le regard. Il ne savait pas ce qui allait lui arriver. Mais il savait que pour Nel, tout était fini. Elle allait survivre à son interrogatoire. La machine ne tuait pas. Mais elle n'allait pas s'en remettre, jamais. Et une fois qu'elle leur aurait craché toutes les informations, ils allaient...

— Qu'est-ce qui va lui arriver ?

Sa voix était pitoyable. C'était le moment de montrer qu'il la reniait complètement, qu'il n'en avait plus rien à faire. Mais la vérité était que son cœur était en train de hurler. Il ne supportait pas l'idée de l'imaginer branchée à la machine. Il ne supportait pas l'idée d'imaginer la jauge de douleur qui montait, montait. Il aurait pu faire

n'importe quoi, avouer tout ce qu'ils auraient voulu pour qu'ils arrêtent.

— Elle va nous dire tout ce qu'elle sait.

— Et après ?

L'interrogateur plissa les yeux.

— Vous connaissez la réponse à cette question.

Dekh eut du mal à déglutir. Il se racla la gorge. Il avait l'impression de nager en plein cauchemar.

— Mais...

— Elle sera exécutée. C'est le sort réservé aux traîtres.

Dekh ne put pas faire sortir un seul son. Il n'arrivait plus à respirer, sa vision se troublait. Même après toutes ces années, même après avoir découvert sa trahison, Nel était tout pour lui. Et il ne pouvait pas concevoir le moment où ils allaient la faire disparaître.

— Et notre fils ?

L'interrogateur le fixait toujours. Dekh ne savait même pas si cet homme éprouvait quelque chose.

— Si votre fils avait été plus jeune, nous aurions pu le rééduquer. Votre femme lui a inculqué des valeurs qui ne sont pas les nôtres.

— Pardon ?

— Nous ne savons pas encore jusqu'où elle est allée dans le formatage du garçon.

— Il a huit ans. Ce n'est pas comme si...

— Je n'ai pas de réponse à vous donner. Je ne la connais pas encore. Mais si les dommages que votre

femme a faits sont irréversibles...

— Vous êtes en train de me dire que vous allez exécuter un enfant ?

Quand l'interrogateur avait parlé de Nel, Dekh avait ressenti de la douleur.

Mais à présent, c'était la colère qui prenait le dessus. Ce qu'il disait n'était pas concevable. On n'exécutait pas un gosse de huit ans pour les fautes de ses parents.

— Je peux le rééduquer, dit Dekh. Les dommages dont vous parlez, je ne les ai jamais vus. Jamais. Nous l'avons toujours élevé selon les valeurs du pays. Je peux...

— Sauf que vous ne pouvez pas.

L'interrogateur jeta un coup d'œil à l'horloge murale, comme s'il commençait à s'ennuyer ici.

— Vous ne pensiez pas que nous allions vous relâcher, pas vrai ? Pas après votre trahison.

Dekh ne répondit pas. Il le regarda, il attendit le verdict.

— Vous ne retrouverez jamais la liberté. Vous êtes un élément dangereux.

— Vous allez aussi m'exécuter ?

— Non. Nous allons vous permettre de vous racheter.

×

Vors le regarde toujours, comme s'il attendait

quelque chose, comme s'il ne savait pas quoi faire. Dekh se passe une main sur le visage.

C'est tellement douloureux de se souvenir de ce dernier entretien.

C'est tellement douloureux de se dire que sa femme et son fils ont été exécutés peu après.

Et lui, ils lui ont bien trouvé une utilité.

Ils ne pouvaient pas laisser son cerveau se perdre. Bien trop de projets dépendaient de lui. Alors, ils l'ont branché à la machine. Dekh se souvient de la dernière image qu'il a eue du monde réel. Un rayon de soleil. Des grains de poussière qui dansent dans un rayon de soleil. Il s'en souvient avec une telle clarté.

Et puis, la lumière a été remplacée par l'obscurité.

Il ne sait pas combien de temps il y est resté. Ça aurait pu être des années. Ça aurait pu être des secondes. Il a erré dans les ténèbres, sans but, sans espoir. Et un jour, le lac est apparu.

Dekh sait très bien que jamais il ne quittera ce paysage de carte postale. Il sait qu'il peut marcher vers l'horizon, il reviendra toujours à la cabane. Il reviendra toujours au lac. Il le sait parce que c'est lui qui a créé cette prison virtuelle. Il l'a fait pour pouvoir exploiter le cerveau des détenus en leur donnant l'illusion d'être dans un endroit familier.

Eux, ils ne savent pas qu'ils sont enfermés. La machine brouille suffisamment les souvenirs pour leur faire croire que tout est réel. Mais lui, il sait.

Vors le regarde toujours. Il le regarde et Dekh sait très bien qu'aucune émotion ne le traverse. Ce n'est qu'un programme, créé par l'esprit du détenu pour ne pas sombrer dans la solitude. Un programme assez évolué, mais un programme quand même.

Vors le regarde. S'il était réel, il aurait dans les quinze, peut-être seize ans. L'âge que son fils n'a jamais atteint.

Vors le regarde et ce regard est le même que celui de son enfant. Ce regard *est* celui de son enfant.

Dekh se détourne vers la fenêtre. La nuit est tombée, les trombes d'eau s'abattent sur le lac. Il ferme les yeux.

Demain, la journée sera à nouveau belle.

Demain, tout recommencera.

## MERCI

Merci, ami lecteur, d'avoir parcouru cette histoire !  
J'espère que tu as apprécié ce petit moment au bord du lac !

*Sans issue* est une série de novellas indépendantes les unes des autres. Elles traitent de la dictature, elles traitent de la recherche de la liberté. C'est une expérience, une manière d'explorer ce qui a été, ce qui pourrait être et ce qui ne sera jamais.

Chaque premier du mois, tu pourras découvrir un épisode de cette série littéraire. Le prochain est prévu pour le **1<sup>er</sup> juin** et s'appellera *Les ombres*. Si tu es curieux, un extrait t'attend à la page suivante !

À présent, si tu te sens l'âme d'un stalker et que tu ne veux rien manquer de mes mises à jour, je t'invite à venir t'inscrire à la newsletter ou simplement aller chercher d'autres épisodes à te mettre sous la dent :

[www.champidents.fr/series](http://www.champidents.fr/series)

Tu peux aussi me retrouver directement sur mon site d'auteur :

[www.champidents.fr](http://www.champidents.fr)

Ou sur les réseaux sociaux :

[www.facebook.com/champidents](http://www.facebook.com/champidents)

[www.twitter.com/champidents](http://www.twitter.com/champidents)

À très bientôt !

## LES OMBRES (EXTRAIT)

Dimitri fixe la photo. Il n'arrive pas à en détacher le regard. Il sent que quelque chose cloche dessus, mais il n'arrive pas à dire quoi. Pourtant, ce n'est pas ce qui attire le plus l'œil sur l'affiche. Il y a tellement plus de choses importantes à voir dessus.

Mais non, c'est cette photo coincée dans le coin supérieur droit qui a toute son attention. Il la fixe. Il ne sait pas pourquoi, mais il la fixe.

Elle est assez vide, cette photo. Il n'y a qu'un homme. Mal cadré, en plus. Mais voilà, Dimitri se sent mal en la regardant. Il a l'impression que quelque chose ne va pas. Il a l'impression que quelque chose n'est pas à sa place.

Il cligne des yeux et tente de revenir à l'instant présent. Il se détourne de la photo, jette un coup d'œil vers l'extérieur. Mais il revient aussitôt sur l'affiche. La photo est toujours là. Et elle est toujours aussi dérangeante.

— Aimé le film ?

Il ne comprend pas de suite que la question lui est adressée. Mais il sent une présence à côté de lui et se tourne vers elle. Il ne connaît pas cette femme, mais il y a quelque chose dans son regard qui l'encourage à répondre, à sourire.

— Pas vraiment mon genre, dit-il.

— Pas le mien non plus, répond-elle. Mais la tempête est venue.

L'enchaînement est étrange. Mais Dimitri sourit plus largement. C'est aussi pour cette raison qu'il a pris abri dans ce cinéma. Il est venu à cette séance en espérant qu'à la sortie, la tempête serait finie et que le transport serait rétabli. Ce n'est pas vraiment le cas. Le vent souffle de plus en plus fort, la pluie s'écrase contre les vitres.

— Il y a un café pas loin, dit-elle. Ils ont un abri antitempête.

Dimitri la regarde. Elle a dit ça comme si elle savait qu'il allait venir avec elle.

×

Le café est plein à craquer, mais ils arrivent à se dénicher une table à l'écart.

D'autres ont aussi été surpris par la tempête. D'autres se sont retrouvés bloqués là.

— Alors, qu'est-ce qu'il y avait de si fascinant dans cette affiche ?

Le regard de la femme est amusé.

— Je suis Anna, dit-elle.

— Dimitri.

Il fait tourner le liquide fumant dans sa tasse et hésite à répondre.

— Je vous ai vu bloquer cinq minutes dessus, continue-t-elle.

— C'était...

Il hésite encore. Il ne sait pas pourquoi, mais il a l'impression qu'il ne devrait pas en parler. À personne. Et surtout pas à une femme qu'il vient tout juste de rencontrer. Mais son regard est tellement rassurant. Presque familier. Il s'éclaircit la voix.

— C'était cette photo. Dans un coin.

— Eh bien ?

— Je ne sais pas vraiment.

Elle hausse les sourcils.

— C'est original comme réponse.

Il se sent bête. Il n'aurait jamais dû en parler.

— Il y avait quoi sur cette photo ?

— Pas grand-chose, justement.

— De plus en plus intrigant.

Elle porte la tasse à ses lèvres, fixe la tempête d'un air pensif. Le café est empli de bruit. Les gens discutent, rient.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier, vous ?

Il sait que sa question est bête. Il ne sait même pas quelle est cette chose si particulière qu'elle devrait remarquer. Mais il se sent le besoin de partager ce sentiment, de s'ouvrir à quelqu'un. Il se passe une main dans le cou. Peut-être que c'est juste un effet du surmenage.

Le regard d'Anna revient sur lui. Il a l'impression

qu'elle hésite. Mais peut-être qu'il se fait simplement des idées.

**RENDEZ-VOUS LE 1<sup>ER</sup> JUIN POUR LA SUITE !**